

COLLECTION CHRONIQUE

CHÉRIR PORT-AU-PRINCE

VALÉRIE MARIN LA MESLÉE



MÉMOIRE
D'ENCRER



Chérir Port-au-Prince

À Mirentchu
À Michel et Anita
À Marina ¿Quien sabe?

À la jeunesse de Port-au-Prince
et de Paris, ma ville, debout, elle aussi.

Seule l'inertie est menaçante.

Saint-John Perse

L'état poétique est le seul promontoire connu d'où par n'importe quel temps du jour ou de la nuit l'on découvre à l'œil nu la côte nord de la tendresse. C'est aussi le seul état de la vie qui permet de marcher pieds nus sur des kilomètres de braises et de tessons ou de traverser à dos de requin un bras de mer en furie.

René Depestre

1

Ton nom de Port-au-Prince

Ils disent que la ville était quelque chose de beau. C'était une ville comme les autres du monde. Où accostaient les navires les plus célèbres. Une ville que le monde entier n'ignorait pas. Que l'on ne faisait pas semblant d'ignorer! Mais ils n'ont rien noté de cette époque-là. Basta! C'est fini tout ça. Maintenant il faut tout noter. Vivement, notons, pour ne pas commettre la même erreur d'autrefois. D'oublier ce temps que nous vivons.

Guy Régis Jr, *Le Trophée des capitaux*

J'ai lu Haïti avant de la connaître. Ses écrivains m'avaient offert ce pays dans leurs romans, leurs poèmes et tout au long de fécondes rencontres. *Les Possédés de la pleine lune* de Jean-Claude Figolé (1987) furent à la fois ma première lecture haïtienne et ma première critique littéraire. J'avais oublié cette entrée en matière quand mon désir et mon métier me ramenèrent en littérature haïtienne vingt ans plus tard, pour me conduire enfin en Haïti, en juin 2007. Je découvris l'île par le nord, la ville du Cap-Haïtien, non loin de Vertières, où l'armée dite « indigène » avait terrassé le 18 novembre 1803 celle de Bonaparte, ouvrant la voie de son indépendance à Saint-Domingue

l'année suivante. Les rencontres culturelles *Caraiïbes en création* se tenaient dans l'imposante citadelle La Ferrière bâtie par le roi Christophe (Henri I^{er}, 1811-1820), aux salles habillées de blanc pour l'occasion. J'en redescendais comme j'y étais montée, à dos d'âne, et, après une halte romantique au palais Sans-Souci (autre folie d'Henri Christophe) dans la commune de Milot, repris le bus et la route bordée de maisonnettes colorées, la boulangerie *La Belle Lurette*, la boutique *Les Deux Bons Amis*, jusqu'au Cap. De là, un petit avion trouant les nuages me ramena à la capitale.

Port-au-Prince.

D'où te vient ce si beau nom? J'entends ton historien, Georges Corvington, un jour de pluie, m'en donner l'origine, certes plus majestueuse que ta dénomination antérieure de «baie du Cul-de-Sac de Léogâne», dominée par la montagne dite L'Hôpital (Morne L'Hôpital aujourd'hui). Il était une fois, me contait l'auteur du monumental *Port-au-Prince au cours des ans*, un bateau français qui, en 1706, alors qu'il était poursuivi par des attaquants anglais, trouva refuge en cette baie splendide. Le navire se nommait *Prince*. Le commandant français, M. de Saint-André, si heureux d'avoir échappé à l'ennemi, baptisa ce havre le port «du» Prince, devenu au fil du temps Port-au-Prince, et en créole *Pòtoprens*.

Ton nom par tant d'écrivains magnifié, réinventé, Omabarigore (Davertige), Vilasaq (Frankétienne), Port-Loto (Dominique Batrville), Port-aux-Crasses (Louis-Philippe Dalembert), Dieu-bonville (Verly Dabel)... Les noms de tes quartiers, Bizoton, Babiote, Bourdon ou Jalousie rivalisent de créativité... Si l'on estimait la valeur du mètre carré à ta poésie onomastique, qui l'emporterait? Bas Peu de Choses, Bois Patate ou Carrefour-Feuilles? Ton quartier de Canapé Vert a donné son nom à un roman de Philippe Thoby-Marcellin (1944). *L'Impasse Dignité*, titre de celui d'Emmelie Prophète, est un petit bout de toi, déjà littérature. Et que dire de ton *Bicentenaire*, tout à la fois lieu célébrant la date charnière de ton histoire et titre du livre de Lyonel Trouillot?

J'étais imbibée de littérature haïtienne quand je suis arrivée sur cette île. À Port-au-Prince, j'ai comme tout *re*-connu. Fascinant et illusoire début. Au gré des séjours, j'ai observé, appris, senti, vécu des choses *anpil* et qui se sont empilées. J'écris avec l'envie de témoigner, personnellement, de ce qui n'est pas toujours visible à l'œil médiatique, et qui n'appartiendra pas, non plus, au cortège de rencontres considérables entre Haïti et des étrangers nommés Césaire, Breton, Carpentier, Malraux, Drot, Greene et, plus récemment, Sean Penn, Gisèle Pineau ou Laurent Gaudé! Journaliste de métier, j'écris ici à titre personnel, en passeuse impliquée, en promeneuse éclairée pour ceux qui n'imaginent pas les richesses de cette ville, non seulement ignorées, mais injustement insoupçonnées. Pour ses hauts et ses bas si souvent arpentés. La trépidation sonore de ses rues où chacun cherche sa survie, la patience qu'exige l'énorme difficulté de tout. Le sourire qui va avec. Le confort aveugle de ses nantis, ses zones de calme absolu à l'exception des chiens hurlant la nuit qui sont le lot commun, la puissance suractive de l'imaginaire contrant la dureté du réel. Le verbe triomphant, jusqu'à l'affabulation, la créativité à tout coin de rue au beau milieu du dénuement et de l'ordure, d'où sortent, oui, un roman intitulé *Les Latrines* (Makenzy Orcel), un *récital au w-c* (Dominique Batrville) et des vers pour les marchandes pissant dehors à l'abri de leur jupe. « Ici on se bouscule même pour chier », note Syto Cavé cité en exergue des *Poèmes à double tranchant* de James Noël.

J'écris, honneur et respect, pour son histoire littéraire et culturelle méconnue, pour ses jeunes buvant les paroles d'un conférencier, en m'accrochant pour rester moi-même au milieu des clans d'un petit milieu féroce et passionné! J'écris pour les cafés où l'on empoigne les idées, les bars et les galeries où « la parole se fait chanson », les murs où la poésie s'affiche en toutes lettres, l'extraordinaire au quotidien, de gré ou de force. (« Vivons l'extraordinaire », slogan d'une campagne de publicité de l'opérateur téléphonique Digicel!)

Pour les blessures béantes. Et cependant la beauté. La beauté jaune et bleue de Port-au-Prince. Peut-être encore pour ce que nous (Occidentaux, pour résumer) avons oublié en terme d'humanité. J'écris pour saluer le courage des gens, leur dignité et cet art de s'élever au-dessus du borbier quotidien en ayant recours à une pléiade de petits et grands dieux dont celui de la création me touche le plus directement.

Chérir une ville

Au petit matin du 13 janvier 2010, je travaillais hors connexion à Paris lorsque les appels téléphoniques se sont succédé sur mon portable réouvert. Étais-je saine et sauve? Chacun me pensait en route pour le festival *Étonnants voyageurs* qui devait s'ouvrir à Port-au-Prince le 14 et qui, bien sûr, n'eut pas lieu. La terre haïtienne avait tremblé l'après-midi du 12 janvier. Séisme de magnitude 7,3. Plus de 220 000 morts. J'ai mesuré à quel point, comme le dit la chanson «Haïti chérie», je chérissais Port-au-Prince, «mon» Port-au-Prince. Je reparcourais mentalement la ville de nuit comme de jour, interrogeant *mes* vivants qui peut-être n'étaient déjà plus. Et demandais aux écrivains haïtiens de nous donner des mots pour pallier le silence ahurissant des pouvoirs publics. J'aurais presque arrêté mon livre sur Bamako – où j'étais en partance – pour commencer tout de suite celui que j'avais déjà en tête sur la capitale haïtienne.

Le voici. D'avant et d'après le séisme, puisque je suis revenue à Port-au-Prince à de nombreuses reprises pour la presse écrite (*Le Magazine littéraire*, *Le Point*), la radio (France Culture), à l'invitation du festival *Étonnants voyageurs*, de l'Institut français, de la Bibliothèque Georges-Castera du Limbé et de la Direction nationale du livre d'Haïti. Le voici, paraissant avant le nouveau visage que la ville prendra, quand la reconstruction ne sera plus un vain mot. Chronique pleine d'interruptions et de reprises, il associe des scènes données, des moments, retrace certains parcours dans la durée. Il

ne s'agit ni d'une enquête, ni d'un reportage, ni d'un essai critique, ni d'un annuaire des talents du cru, plutôt d'une pérégrination où je vais à la rencontre de certains de ceux qui se battent pour faire exister la beauté. Je ne prétends pas connaître Haïti et sa capitale au-delà des quelques fenêtres qui se sont ouvertes à moi par et autour du métier. Il y a tout ce que j'en ignore, et puis ce que j'ai pu en apprendre qui constitue ma jeune mémoire port-au-princienne. Elle s'étend sur sept années (2007-2014), entretenue de retrouvailles avec les Haïtiens à Paris ou ailleurs et, dès avant, de la fréquentation des œuvres. Ce regard au tamis du temps et des lectures est donc à la fois partiel et subjectif.

« Être cultivé aujourd'hui, c'est porter en soi, à sa mort, des mondes plus nombreux que ceux de sa naissance, [...] c'est être tissé, métissé par la culture des autres », écrit Jacques Lacarrière.

Bienvenue à Port-au-Prince la créative

*Étranger qui marches dans ma ville
Souviens-toi que la terre que tu foules
Est terre du poète
Anthony Phelps, Mon pays que voici*

Que je sois en ville ou que je donne la parole à ceux qui y vivent, ce livre est un concentré d'expériences humaines en matière de création. Les créateurs sont les mêmes partout. Mais de la première République noire indépendante, on montre surtout le dénuement et les douleurs, on dénonce utilement l'injustice et ceux qui en profitent impunément, dedans et dehors. Et puis on l'aide. On aide Haïti, institutionnellement, associativement, individuellement. Dans ce livre, j'assiste à, plutôt que je n'assiste. Et je témoigne.

Pourquoi Port-au-Prince ne pourrait-elle pas se découvrir, aussi, comme une ville culturelle?

Ce n'est pas s'illusionner sur le pouvoir de l'art, ni fermer les yeux sur la dureté du réel, il faudrait se coudre les paupières pour cela, même quand on vous invite au voyage en classe VCP (*very cultural people*), ce qui a souvent été mon cas. Et je ne suis missionnée par personne, mais armée d'une volonté déterminée à éclairer ces autres scènes, moins apparentes, moins nombreuses et pour autant fondamentales, de la réalité haïtienne.

Tout m'était arrivé d'Haïti, ses beautés, ses malheurs, passés au filtre de la littérature et des arts, jusqu'à mon premier round avec le réel que j'ai encore dans la peau. Sur le boulevard Harry Truman, dit Bicentenaire, en direction de la Cité de l'éternel qui va jusqu'au bord de la mer, un canal charrie tout ce qui déboule par temps de pluie – comme ce jour-là – du haut de la ville, venant l'obstruer. Eaux stagnantes truffées d'immondices, nénuphars de papier mâché coloré flottant dans un jus marronnasse et puant. Cherchez l'once de poésie dans ce spectacle. Il n'y en a pas. L'été 2007, espace de mon dessillement.

Un bon petit diable

Quelques jours avant mon départ, j'avais rencontré à Paris le dramaturge et comédien haïtien Guy Régis Jr, qui se cachait alors sous le pseudonyme de Baka Roklo («petit diable» en créole). Il venait de Port-au-Prince, où j'allais me rendre, «grosse» de toutes ces pages avalées depuis des années, littérature née d'un chaos prodigieux. L'expression semblait coller à la peau d'Haïti. À m'y frotter, elle prendrait bientôt corps. Guy était seul en scène au petit théâtre du Tarmac. Son talent éclatait de lumière. Au sortir, nous bûmes un verre d'été parisien. Que me raconte Guy de sa ville, ce soir-là, dans la mienne? Les nuits passées à l'Institut français d'Haïti, là où les comédiens, comme lui, trouvent asile, quand le dehors est trop dangereux. Le Port-au-Prince de 2007 où j'allais atterrir était encore une ville menaçante. Depuis le départ du président Aristide, ses

Chimères, bandes armées, étaient «en manque». Toujours en colère (*chimè* en créole signifie rage, fureur sans limites), elles tournaient à vide, cherchaient le trip autant que l'argent. Le prêtre avait nourri tant d'espoir quand le peuple haïtien l'a élu à sa tête en 1990, puis une seconde fois dix ans plus tard... Mais le pouvoir a transformé le prophète en tyran. En 2007, cela faisait trois ans qu'il avait quitté Haïti. Le pays dirigé par le président Préval n'en avait pas fini avec les armes et la délinquance.

Guy, au Tarmac, me racontait Port-au-Prince non pour nourrir la demande de violence, dont les médias sont comme on le sait «affamés», mais telle que lui-même l'a vécue, écrite et interprétée, du monologue d'*Ida* au *Trophée des capitaux*. Cette époque dite «Opération Bagdad» où les Chimères prennent la rue (folie que raconte Gary Victor dans son roman *À l'angle des rues parallèles*), j'en retrouve la trace dans le travail d'une artiste franco-gabonaise, Myriam Mihnidou. Venue exposer à Port-au-Prince lors du forum transculturel d'art contemporain *AfricAmérica*, elle et ses amis comédiens sont pris dans une embuscade: une bande armée dévalise un magasin, la terreur surgit tout autour et voilà que les acteurs de la compagnie de théâtre Nou («Nous» en français, créée en 2001 par le même Guy avec Techelet Nicolas, Dieuvela Étienne, Duquel Lafalaise, Nesly Georges, voyez comme ces noms invitent déjà au voyage), face au danger, se mettent à déclamer de la poésie. «J'avais les jambes en coton, mais eux lançaient des vers aux voleurs jusqu'à ce qu'ils décampent», me raconte Myriam. Tremblante, la troupe se retrouve dans une pièce sombre de l'École nationale des arts (Énarts). Chacun y laisse parler son corps jusqu'à ce que la mémoire exprime tout ce qu'elle a à dire de cette violence qu'ils pouvaient toucher de la main. C'est ainsi que travaille Guy, sur cette base d'un théâtre de rues, l'«exhibitionnisme Nou» venu du vaudou, avec des interventions coups de poing dans les quartiers. Bien des années plus tard, Myriam Minhidou tire de cet événement sa série photographique *Déchoucaj*: corps agrippés dans la peur de mourir, contorsionnés, et

qui vont laisser une « espèce de déposition blanche », explique l'artiste, dont le tirage, du noir au blanc, évoque aussi le renversement d'Aristide.

Déchoucaj

Déchoucaj (ou *dechoukaj*)? Déchouqué: abattu, arraché, détruit avec violence en créole haïtien. J'entends pour la première fois ce mot de la bouche de l'écrivain Louis-Philippe Dalember à Port-au-Prince, où je viens d'arriver. Le bus a cheminé au milieu d'un paysage de bric et de broc, l'Afrique que je connais un peu n'est pas très loin, mais le gris du béton n'est pas le rouge de la latérite, le vert qu'on devine aussi luxuriant que chez sa voisine Fort-de-France semble ici « empêché », de petites collines apportent une rondeur douce (apparente), on monte, puis on descend au gré des rues, en direction du centre, et mes yeux cherchent la mer, à peine visible du bas de la ville. Comme oubliée du paysage. Port-au-Prince est un port. Qui s'en souvient?

En préambule à un exercice typiquement port-au-princien (voir ce qui n'est plus derrière ce qui est, reconstruire mentalement ce qui a été détruit d'une manière ou d'une autre par les calamités successives), Louis-Philippe me donne à rêver le quartier nommé Bicentenaire, créé à la fin des années 1940 pour célébrer les deux cents ans de la fondation de Port-au-Prince (1749-1949). Beaux messieurs et belles dames en goguette sur le bord de mer qui n'avait rien à envier, semble-t-il, au Malecón de La Havane, c'était sous la présidence d'Estimé: Port-au-Prince accueillait une exposition internationale. Incroyable un demi-siècle plus tard, mais vrai. Une balade dans la ville en ces années quarante circule sur la toile, images d'archives en noir et blanc, nonchalance et tralala.

On y voit le Bicentenaire et l'un des pavillons de l'exposition qui abritait autrefois l'Institut français, créé en septembre 1945 par Pierre Mabille – médecin chargé de mission culturelle, ami d'André Breton. Le président Élie Lescot (qui démissionna en janvier 1946

après les manifestations populaires émanant du mouvement de la revue *La Ruche* fondée, entre autres, par René Depestre, Jacques Stephen Alexis et Gérard Bloncourt) avait multiplié les invitations aux intellectuels et artistes français lors de leur exil américain pendant la guerre. Des liens se nouèrent ainsi entre l'élite haïtienne et le philosophe Jacques Maritain, l'écrivain André Maurois, ou encore l'anthropologue (suisse) Alfred Métraux. Haïti la francophone suscite (déjà) intérêt et admiration, congrès, colloques, expositions s'y multiplient selon un axe culturel qui ne se démentira pas, même si le faste de ces années n'est plus que souvenir. Dans les années soixante-dix de sa jeunesse, Louis-Philippe Dalember est venu dévorer les livres au Bicentenaire, « on profitait de l'air conditionné. Et j'y ai vu tant de pièces de théâtre », me dit-il encore ému en citant *Jacques le Fataliste*... Ce bâtiment auquel font si souvent référence les intellectuels et créateurs de cette ville se trouve en 2007 dans un état d'absolu délabrement. André Haize, qui le dirigea de 1996 à 2000 (accueillant les débuts de la compagnie Nou, décidément!), me tend une photo de l'époque. Et raconte une navrante histoire : « La commission du Bicentenaire était en place en Haïti. En 1997, la France décide de la reconstruction de l'Institut français *in situ*. Tout est fin prêt, mais l'incurie administrative française a fini par condamner le projet. À l'époque, je redoutais qu'en abandonnant le Bicentenaire, et en remontant dans les hauteurs de la ville, l'Institut soit coupé de sa population majoritaire, la jeunesse venue à pied de Carrefour ou de Bas Delmas. » Quand je découvre Port-au-Prince, l'Institut que dirige alors Paul-Élie Lévy habite la jolie rue Lamartinière, un peu plus haut, dans le quartier de Canapé Vert. Le séisme de 2010 lui vaudra encore une nouvelle adresse et le vouera au quotidien durable des préfabriqués.

En 2007, les échos du bicentenaire de l'Indépendance d'Haïti et de ce qui s'est ensuivi au pays, résonnent encore. Le roman *Bicentenaire* de Lyonel Trouillot et le film *Port-au-Prince, dimanche 4 janvier* de François Marthouret, qui l'a adapté, laissent imaginer cette période

anniversaire qui précède le départ d'Aristide. La jeunesse marche dans les rues contre la folle dérive de «Titid». Mon confrère Philomé Robert, autrefois journaliste à la radio Visions 2000, a raconté dans *Exil au crépuscule* comment il a dû fuir Port-au-Prince du jour au lendemain. Fin 2003, le collectif Non, constitué par des artistes et intellectuels réunis, protestait contre la répression du pouvoir Lavalas (le parti d'Aristide). J'ai encore le CD de chansons et textes sorti à l'époque, *Otan pou diktati - ochan pou 2004*. En créole s'y raconte la grande histoire haïtienne, ses valeurs d'indépendance et de liberté illustrées par Toussaint Louverture et Jean-Jacques Dessaline. Deux cents ans plus tôt.

C'est de là que vient Guy, de ce réel, tel qu'il me le décrivait en 2007, et dont témoignait son *Ida, monologue déchet* sur la scène du Tarmac.

À Paris, il a repris des forces pour rentrer chez lui.

«Je parle, je veux parler, parce que je vis un des plus beaux moments de ma vie. Celui de pouvoir finalement donner chair à mes mots. Je vis un moment extraordinaire, mais, comme dans tout moment extra, on tremble, on a peur de faillir. C'est la première fois que je joue vingt fois à la file. Je me sens comme quelqu'un qui emprunte en premier une route. Une route où il faudra que les plus jeunes que moi s'engagent aussi. La force de croire. Qu'ils s'expriment et comprennent que ce sera à eux de prendre en main le devenir de ce pays. Le théâtre ne suffira pas, me dira-t-on, l'art ne suffira peut-être pas, mais l'art est déjà sel et vie.»

Table

1. Ton nom de Port-au-Prince	11
2. <i>Atis</i> , à la vie à la mort	21
3. Voir du pays	33
4. Des corps et des maisons	45
5. <i>Konesans se kle</i>	61
6. Là-haut sur la montagne.	75
12 janvier 2010. Au mémorial de Martissant	89
7. Une mémoire aux abois	97
8. Port-au-Prince sous les étoiles.	107
9. Des livres, des livres	115
10. Port-au-Prince sur scènes	139
11. Jeune poète.	153
2007-2014. <i>Anba lapli</i>	169
12. Bohème, cafés, <i>chantè</i>	179
Les photographes	195
Bibliographie sélective	199
Remerciements.	205

CHÉRIR PORT-AU-PRINCE

« J'étais imbibée de littérature haïtienne quand je suis arrivée sur l'île la première fois. À Port-au-Prince, j'ai observé, appris, senti, vécu. J'écris ici en passeuse impliquée pour ceux qui n'imaginent pas les richesses de cette ville, et peut-être aussi pour ce que nous (Occidentaux, pour résumer) avons oublié en termes d'humanité. »

Ce livre foisonnant et passionnant associe scènes de vie, rencontres et parcours de créateurs. La quête de repères dans une ville meurtrie par le séisme : un passage saisissant au « Club des Jeunes du monde » via Gary Victor ; l'atelier d'écriture de Lyonel Trouillot ; un échange sur la condition homosexuelle dans la capitale avec le vidéaste Maksdens Denis ; un portrait de la grande dame de la danse haïtienne, Viviane Gauthier, 97 ans ; une visite chez l'homme-cri Frankétienne ; des conversations avec les sculpteurs de la Grand-Rue ; la poésie chantée, de Georges Castera à James Noël, par Wooly Saint Louis Jean ; le théâtre courant les rues ; la vie du livre avec Emmelie Prophète.

Dans *Chérir Port-au-Prince*, Valérie Marin La Meslée partage la vision d'un monde où la beauté a, comme partout, droit de cité, salue le courage, la dignité des Haïtiens, et leur art de s'élever au-dessus du borbier quotidien par la création.

Née à Paris, Valérie Marin La Meslée est journaliste littéraire à l'hebdomadaire *Le Point*. Depuis 2001, elle s'intéresse à la création afro-caribéenne, en publiant *Novembre à Bamako*, avec les photos de Christine Fleurent (2010) et *Haïti parmi les vivants*, avec Lyonel Trouillot (2010). Elle est aussi l'auteure de *Confidences de gargouille*, avec Béatrix Beck (1998), et *Stupeur dans la civilisation*, avec Jean-Pierre Winter (2002).